

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La violence et l'ennui

Quatrième confession d'un cassé

Pierre Lefebvre

Numéro 301, automne 2013

Tous banlieusards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2013). La violence et l'ennui : quatrième confession d'un cassé. *Liberté*, (301), 32–37.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA VIOLENCE ET L'ENNUI

QUATRIÈME CONFESSION D'UN CASSÉ

Le roman de formation d'un p'tit gars de Charlemagne

PIERRE LEFEBVRE

1 **M**ON PÈRE et ma mère venaient tous les deux de la ville, une origine commune qui ne les unissait pas. Mon père rêvait de s'installer dans le fin fond d'un rang ou, mieux encore, dans le bois, juste à côté d'un lac ou bien donc d'une rivière mais, pour ma mère, c'était un peu le contraire. Dans la mesure où le théâtre, le cinéma, les librairies, les musées, les cafés, aussi, étaient pour elle le sel de la vie, la seule chose qui l'intéressait était de se rapprocher le plus possible du centre-ville. Je n'ai jamais pu savoir à quel point cette tension-là était insupportable pour chacun d'eux, mais à peu près une année après leur mariage, ce qu'ils ont trouvé de plus simple à faire a juste été de couper la poire en deux. C'est comme ça que j'ai passé mon enfance, puis mon adolescence, pas plus dans un rêve que dans l'autre.

2 J'imagine que c'est pour ça que dans *banlieue*, à la manière du proverbial nez au milieu du visage, je ne perçois que le *ban*. De là, comme la pente est glissante, je n'entends plus que bannissement, de même qu'exil. *Ban* dérive du latin *bannus*, qui était une «amende infligée à cause d'un délit contre le pouvoir public». C'est au douzième siècle que le français l'adopte, afin de désigner une «loi dont la non-observance entraîne une peine». Au bout d'un certain temps – le langage, c'est chiant, est rarement une chose fixe –, *ban* en est venu à signifier une convocation, celle que le suzerain faisait à ses vassaux quand il trouvait que c'était le temps de faire la guerre. L'équivalent, en gros, de notre conscription. Ça expliquerait, et me semble-t-il de façon élégante, la parenté des rangées de bungalows avec les alignements de baraquements militaires. *Anyway*, à la

longue, le terme s'est mis à désigner le territoire même qui était soumis à la juridiction de ce ban-là. Le mot *banlieue*, issu de la féodalité, désignait donc l'espace, d'environ une lieue, jusqu'où l'autorité comme le bon vouloir du suzerain s'étendaient. Il ne m'apparaît ainsi pas délirant d'avancer que *banlieue*, aujourd'hui, est, plus encore qu'avant, le lieu même du ban, de la conformité, donc, aux mots d'ordre, si ce n'est, en fait, le ban qui se fait lieu. Je veux dire de la même manière que le verbe s'est fait chair.

3 La transmission, comme on le sait, est un processus sinueux. Ce que m'ont essentiellement transmis mon père et ma mère par le biais de leur compromis, c'est que la banlieue est avant tout un territoire où l'on se languit. D'abord d'un autre endroit, ensuite, bien sûr, d'une autre vie, peut-être même d'un autre amour, d'une femme ou d'un homme avec qui il serait pensable de partager ce qui arrive un peu, par accident, à nous faire supporter la stupeur d'être en vie. Je ne peux d'ailleurs pas m'empêcher de penser que c'est parce qu'un autre monde y apparaît impossible que les gens qui habitent en banlieue ont la force de se lever le matin pour se rendre pare-chocs à pare-chocs jusqu'à leur lieu de travail, puis d'en revenir de la même manière en fin d'après-midi, puis de s'occuper, la fin de semaine, de leur gazon, de leurs haies ou de leur clôture pour après ça se rendre chez Costco s'acheter sagement Dieu sait quoi à crédit.

Je n'ai jamais vraiment lu Max Weber, mais je sais quand même, pour une obscure raison, que c'est dans une conférence intitulée *Le savant et le politique*, qu'il a donnée un an à peine après l'horreur sans nom qu'on a fini par appeler, j'imagine faute de mieux, la Première Guerre mondiale, que

le sociologue a introduit au monde son fameux concept de violence légitime. C'est un peu naïf, j'en conviens, mais la banlieue pourrait peut-être bien reposer, me semble-t-il, sur quelque chose d'analogique, soit l'ennui légitime. Tout comme l'État moderne a su, au temps de son origine, s'accaparer la violence de ses citoyens afin que l'ensemble du corps social ne s'abîme pas à longueur de journée dans le sang, la banlieue, pour sa part, a recueilli en son sein le désarroi et l'ennui de tous ceux qui l'habitent de manière à ce qu'ils puissent vaquer à leurs occupations sans trop sombrer dans la neurasthénie. Les liens de la banlieue avec les idées de Weber ne sont pourtant pas qu'analogiques. Je m'en voudrais de le laisser entendre. L'ennui dont dispose la banlieue, pour ainsi dire à satiété, se déploie en effet grâce à la violence de l'État, enfin, grâce à l'usage qu'en fait désormais l'entreprise privée depuis qu'on a trouvé que c'était plus commode de la lui refiler en sous-traitance. Si la banlieue peut ainsi s'ennuyer à force de ne se préoccuper que de problèmes d'intendance, c'est que les lumières de Noël, les costumes d'Halloween et les écrans plasma dont elle est si friande sont de plus en plus produits au loin, là même où son regard ne porte pas, et dans des conditions qu'il lui serait impensable d'accepter pour elle-même. Or, c'est là que cet ennui devient d'une tristesse sans nom. Parce que pour acquérir les bébelles dont elle a tant besoin pour maintenir à flot la représentation qu'elle se fait d'elle-même, la banlieue est forcée de vivre au-dessus de ses moyens. Financiers, tout d'abord, mais, plus encore, moraux. Elle s'endette ainsi, comme on le sait, auprès des institutions financières, puis ensuite, ou simultanément, auprès de ceux et celles qui fabriquent pour elle, en étant traités comme des bêtes, l'essentiel de ce qu'elle consomme. Et c'est là le drame des banlieusards : ils ont beau être délestés du poids de leur ennui, ils ne le sont pas de celui de leurs

dettes, de la première, la monétaire, qui les rend fous à force de craindre de ne pouvoir l'honorer, et de la deuxième, la morale, qui les rend fous à force d'être, finalement, irremboursable. En plus de ça, comme les *sweatshops* pullulent en bonne partie parce qu'un matin des actionnaires se sont dit que ça serait une bonne idée de délocaliser l'usine de Dorval ou de l'Assomption, les chômeurs qu'ils créent de la sorte deviennent *ipso facto* une clientèle rêvée pour les vendeurs de parapluies qui perdent leurs baleines au bout de trois averses ou encore d'ouvre-boîtes qui pètent après leur septième canne. Si Victor Hugo pouvait se permettre d'affirmer que «c'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches», nous n'avons même plus ce loisir-là tant notre paradis s'avère infernal à force d'être pathétique. On dirait *La planète des singes*. À cette différence près que ce ne sont pas ici les primates qui ont pris le contrôle, mais plus tristement les bébelles. Les rares fois où je retourne au pays de mon enfance, il m'est assez difficile de ne pas repenser à Charlton Heston, à quatre pattes de rage et de désespoir, en train de crier devant la statue de la Liberté ensablée jusqu'au cou : «Cette planète maudite, c'est la Terre !»

4 Cela dit, il ne faudrait pas entendre ici, et vraiment, loin s'en faut, que je me déssole ou me désespère d'avoir commencé en banlieue ce qui me sert d'existence. Je suis en effet bien loin d'être convaincu qu'il me serait donné d'être moins carencé, moins maladroit, si d'aventure mon père ou ma mère avait remporté haut la main la lutte plus ou moins secrète qui les opposait et, dès lors, imposé à l'autre le cadre où élever leur famille, puis, finalement, vieillir.

Ce que la banlieue m'a offert – en cela, je lui suis reconnaissant –, c'est d'expérimenter, c'est d'éprouver, dès mes premières années, la trivialité du monde tel qu'il est à présent. Ce qu'elle m'a ainsi terriblement inculqué, c'est de vivre désarmé, en tout cas myopé, si ce n'est mutilé, handicapé et gangrené par tout ce qui, désormais, est censé nous remplir à ras bord de bonheur.

5 On oublie parfois aujourd'hui à quel point l'arrivée de l'Amérique dans la conscience européenne a quand même chambardé pas mal d'affaires. Parce qu'à force d'entendre parler de tout cet espace, ce qui s'est mis à germer dans un paquet d'esprits français, anglais, portugais, hollandais, espagnols, en plus de la fièvre de l'or, c'est un immense fantasme de *tabula rasa*, une soif délirante d'un monde extraordinairement vierge des haines et des conflits immémoriaux de la vieille Europe, où l'on pourrait enfin tout recommencer à neuf sans trop se tromper, cette fois. La banlieue est peut-être ainsi la réalisation parfaite de



ANTONIN BUISSON

ce premier rêve américain, l'aboutissement ultime de l'appétit pour un lieu en dehors de tout, pour une vie tranquille qui pourrait enfin se dérouler sans être tout le temps la proie de notre folie meurtrière, bref, d'un endroit où rien ne pourrait arriver, d'où rien non plus ne saurait surgir.

6 La première fois que j'ai vu Fabrice Dubé, il était tout nu, en tout cas presque. Une paire de bobettes sales, c'était tout ce qu'il portait. On l'a quand même laissé jouer avec nous autres. Pendant ce temps-là, ses parents étaient en train d'emménager dans l'ancienne maison des Limoges qui, pour leur part, étaient partis s'installer à Joliette. Je ne sais pas trop si c'est parce que le père avait une barbe, je veux dire une grosse, quelque chose de broussailleux, qu'il était universitaire en plus, mais la rumeur que les Dubé étaient des communistes s'est mise à circuler – peut-être qu'il faudrait que je précise qu'on est à ce moment-là au début des années soixante-dix. Le reste a suivi : ils mangeaient dans de la vaisselle sale, la bonne femme ne se rasait pas plus les jambes que les dessous de bras, puis le bonhomme, lui, chaque mautadit matin, chiait dans sa baignoire. Même les Demers, qui étaient tous plus ou moins sur le BS, puis saouls à faire peur du matin jusqu'au soir, trouvaient que c'était du drôle de monde. Évidemment, personne ne les connaissait assez pour confirmer quoi que ce soit, mais leur gazon, presque jamais tondu, et qui pouvait atteindre pratiquement deux pieds de haut à la fin de l'été, avait le don d'aviver les pires craintes. Faut dire aussi que la plus jeune chez eux était trisomique. Ça ne les aidait pas trop.

Un soir qu'on se courait après en bicycle, les policiers et les voleurs ont décidé à un moment donné de faire un front commun puis de s'attaquer aux communistes. C'est comme ça qu'on s'est mis à faire le tour du carré en criant, chaque fois qu'on passait devant chez Dubé : maudits malades, suceux de *bat*, communistes ! Au bout de quinze, vingt minutes, on s'en doute bien, le bonhomme s'est tanné. Je le vois encore gesticuler en nous disant de rentrer chez nous, ce qui, bien évidemment, nous excitait plus qu'autre chose. Je ne sais plus trop comment ça s'est fini. On s'est vraisemblablement juste tannés puis on est passés à autre chose. Ce qui reste, par contre, gravé dans ma mémoire, c'est que l'essentiel de nos parents, qui étaient dehors à prendre la fraîche, a passé tout ce temps-là à nous regarder faire sans rien dire.

7 Les Iroquois du temps de la Nouvelle-France auraient trouvé ça d'une tristesse infinie, les Grecs anciens aussi, ou peut-être qu'ils auraient ri de nous autres, mais ce que l'on

considérerait être de la vraie nature sauvage était un affluent brunâtre d'à peu près dix pieds de large. En plus de ça, il se trouvait engoncé entre quatre espèces de points cardinaux, soit la route principale qui menait à Saint-Paul-l'Ermite, le viaduc de l'autoroute, le terrain de *peat moss* du bonhomme Gagné, puis la *track*. En arrière d'elle, il y avait un champ en friche, qui s'étalait à peu près jusqu'à l'horizon, où tout ce qu'on pouvait voir, c'était les arsenaux canadiens de Sa Majesté la reine. On appelait ce cours d'eau-là le petit crique. Au masculin, pour une obscure raison. Même mon père, qui

était obsédé par la qualité du français, ne s'en formalisait pas. Ce que les plus vieux nous racontaient, c'est qu'à peine une dizaine d'années plus tôt, on pouvait attraper là des brochets, je veux dire des vrais, qu'on les mangeait en plus, mais l'eau vaguement croupie dans laquelle on osait juste tremper le bout de nos bottes ne nous donnait pas tellement envie de les croire. On se contentait d'y lancer des roches.

Un soir qu'on niait sur le terrain de *peat moss*, dont un petit bout était aussi un

dépotoir, on est tombés sur un char qu'on n'avait jamais vu. C'était ni celui du bonhomme Gagné ni celui du frère à Limoges, ce qui fait qu'à force de se demander à qui il pouvait être, on a fini par se convaincre qu'il était à personne. C'est à ce moment-là qu'Archambault a lancé une brique sur le pare-brise, en criant. Piché en a lancé une autre sur le capot. J'ai fait pareil ; le bal était pris. Quand un des deux phares avant a pété, on est devenus comme fous. On s'est mis à fesser dessus avec tout ce qui pouvait nous tomber sous la main, des bouts de tuyaux, des crampons rouillés venant de la *track*, un pot de peinture vide aussi, puis tous les trois, à force de sauter dessus, on a fini par cabosser le toit comme il faut. On s'est mis après ça à grafigner les portes avec des clous, puis à fracasser les vitres, autant que faire se peut, jusqu'à ce qu'Archambault se mette à pisser sur un cap de roue qu'il venait d'arracher. Pour une étrange raison, ça nous a dégrisés. Sans oser dire que c'était devenu une carcasse, on ne pouvait pas non plus clamer sans rire que c'était encore un char. On n'est plus jamais retournés au petit crique après ça.

8 L'anecdote est finalement assez connue : devant la gang de journalistes qui lui demandaient pourquoi il voulait s'attaquer à l'Everest, l'alpiniste George Malory a répondu : « *Because it's there.* » C'est exactement la raison qui me poussait à me rendre, semaine après semaine, au centre d'achat. À quatorze ans, quand je voulais m'arracher à ma chambre, au sous-sol familial, ou encore à moi-même, il n'y avait pas tellement d'autres endroits où aller, à part peut-être le

McDonald's ou le Dunkin' Donuts, dont, de toute façon, on faisait vite le tour.

Le centre d'achat a ainsi pris une place importante dans ma vie, en bonne partie parce qu'il représentait le lieu de tous les possibles, même si, de fait, rien ne s'y passait. Un peu comme la cigarette, ou la masturbation, c'était essentiellement une étape, un passage semblable à celui de l'école primaire à la polyvalente. Il était là pour nous faire comprendre qu'on commençait à s'enfoncer dans ce qu'on nous proposait maintenant comme existence. Si le crique, comme je l'ai dit, nous tenait lieu de nature, le centre d'achat nous tenait lieu de culture. On y allait à deux ou trois, ou encore seul, pour regarder, chaque fois, les mêmes affaires à la manière des chiens qui, pendant leur promenade au bout de leur laisse, ne peuvent pas s'empêcher de pisser, de fois en fois, sur le même arbre, la même clôture, le même banc de parc. La seule variation notable était le rayon des jouets chez Zellers, qu'on allait reluquer au rythme irrégulier de notre nostalgie. Finalement, on allait là comme au musée, pour voir les choses qu'on n'avait pas chez nous.

Ce que je m'explique mal, par contre, c'est le peu d'achats qu'on y faisait. L'absence d'argent, bien sûr, jouait un rôle non négligeable, mais je ne suis pas non plus certain que j'aurais dépensé comme un fou si j'en avais eu les moyens. Les regarder, les disques, parce que c'était ça, le *thrill*, les livres, les *running shoes*, et puis les G.I. Joe pour lesquels j'étais devenu trop vieux, me distrayaient au final assez de moi-même pour que j'aie l'impression qu'ils remplissaient leur office. Il y avait au fond quelque chose de l'ordre de la pornographie dans tout ça, en tout cas quelque chose rapprochait ce rituel-là de la contemplation des filles toutes nues qu'on trouvait dans *Playboy* ou *Penthouse* ou *Hustler* : fantasmer de les posséder pour de vrai ne nous effleurait même pas. C'était d'être en présence des images qui comptait.

9 Dans *Dawn of the Dead*, le deuxième opus de George A. Romero sur les morts-vivants, un groupe de survivants trouve refuge contre le chaos du monde dans un centre d'achat pas tellement loin de Pittsburgh. La place, quand ils arrivent, est déserte, sauf bien évidemment pour les cadavres qui marchent, ou en tout cas titubent, sans but réel, le long des allées bordées de magasins fermés par des grillages métalliques ou de grandes baies vitrées. Mais c'est dans le stationnement qu'il y en a le plus. Du toit où ils se rendent une fois de temps en temps pour vérifier où en est rendu le monde, les survivants en voient constamment affluer de partout, de nulle part, comme si on les produisait en série pour la simple raison de les acheminer là. La fille du groupe, un soir, en les regardant s'agglutiner aux portes d'entrée comme des fourmis sur un pot de miel, ne peut pas s'empêcher de demander ce qui leur prend. Laconique comme seuls le sont les héros, son chum lui répond en regardant au loin : « *This place was important for them.* » Même si je lui préfère *Night of the Living Dead*, peut-être juste parce qu'il est en noir et blanc, mais aussi parce qu'il est quand même moins grand-guignolesque, je prends toujours plaisir à revoir *Dawn of the Dead*, surtout quand les morts-vivants

déambulent dans le centre d'achat. Ça me rappelle, avec une certaine nostalgie, mon adolescence.

Plus insupportables, par contre, me sont les scènes où les quatre survivants se mettent pour ainsi dire à magasiner; on les voit essayer des vestons, des coupe-vent, des robes, des manteaux de cuir, de fourrure, des chapeaux, de l'*after-shave*, du parfum et se les approprier dans une espèce de joie naïve pouvant rappeler les matins de Noël au pied du sapin. Le pire, c'est qu'on les voit parfois regarder, excités, le prix des objets, comme si, alors que tout n'est plus, ça pouvait encore représenter quelque chose. Ces images-là, je l'avoue, me font peur, et beaucoup plus que celles où le sang et les viscères giclent, parce que je me demande bien ce qu'on peut imaginer de plus effrayant que des gens enfermés dans une civilisation qui s'écroule et qui, pour ne pas s'écrouler eux aussi, c'est-à-dire pour s'accrocher comme ils le peuvent à leur humanité, n'ont rien d'autre à se mettre sous la main que du luxe bas de gamme n'ayant plus ni sens ni valeur.

10 Il va sans dire que l'autre lieu où l'on passait le plus clair de notre temps était l'école, une polyvalente sans trop de fenêtres, construite, j'ignore pourquoi, en plein milieu d'un champ, ou quasiment de nulle part. À chaque début d'année, le directeur nous faisait le même *speech* qui se terminait toujours par sa célèbre formule que l'on prenait bonheur à se répéter toute l'année : « Et rappelez-vous que vous n'êtes pas ici chez vous, mais qu'on vous y tolère. » Comme le disent les Anglais, *it's funny 'cause it's true*.

Je suis toujours étonné d'avoir une mémoire si précise de ces années-là, de l'atmosphère, surtout, qui régnait à la

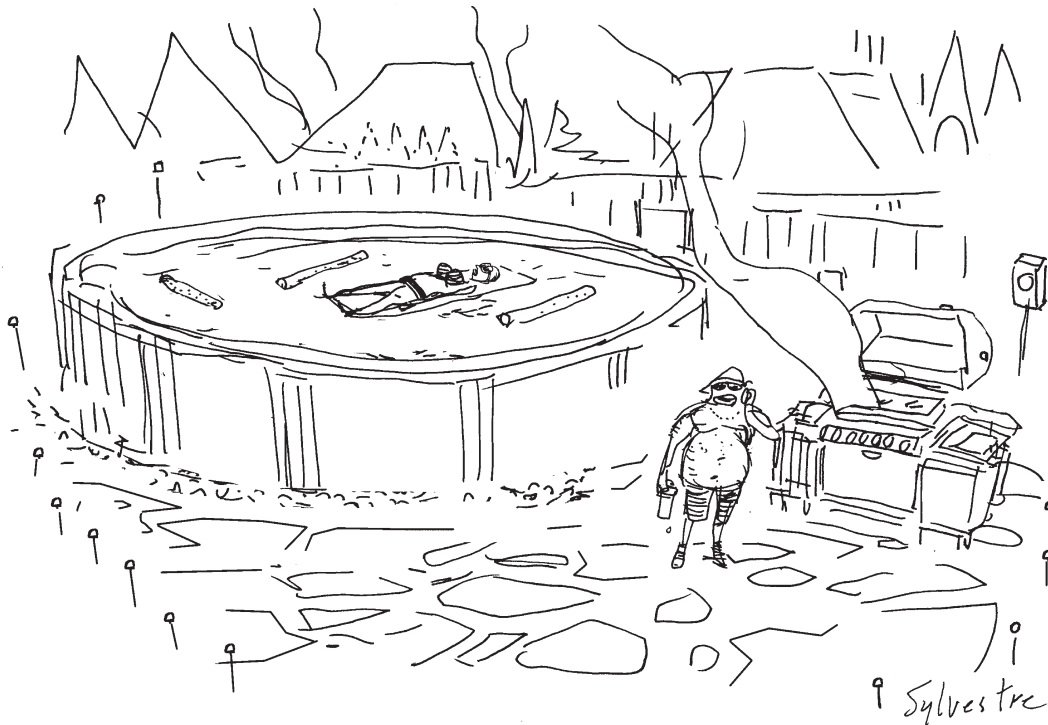


L'auteur de *La société du spectacle en proie à l'angoisse du désœuvrement*.

polyvalente, ou pour ainsi dire de la conception de l'éducation qui y flottait comme une odeur et qui, plus que n'importe quoi d'autre, était ce qu'on nous inculquait. Plus concrètement, c'était clair comme de l'eau de roche que ceux qui cheminaient, à partir du secondaire 3, dans les filières professionnelles étaient considérés par l'essentiel des professeurs et des directeurs comme des débilés légers. Ceux qui poursuivaient le cursus qui devait les mener au cégep ne devaient, sous aucun prétexte, essayer de les imiter, d'autant plus qu'ils n'étaient pas tant au final des abrutis que des déclassés, des délinquants même, qui, plus tard, quand tout le monde serait bien installé dans la vie, risquaient de venir vous voler votre char ou votre télévision.

Si le savoir manuel s'avérait méprisé, il ne faut pourtant pas en conclure que le savoir intellectuel se trouvait célébré. Il souffrait lui aussi du même dédain, à cette différence près que la méthode était plus hypocrite; ça s'avancait masqué. Sans pouvoir l'énoncer de manière aussi brutale, on présentait bien qu'on n'était pas tellement là pour apprendre ou, plus humblement, nous familiariser avec la grammaire, l'algèbre, la chimie, la physique ou l'histoire que pour obtenir les notes qui nous permettraient d'accéder au niveau scolaire qui suivait. La comparaison est peut-être grossière, mais, au final, ce qu'il fallait faire, c'était circuler, tout comme les capitaux, peu importe la façon.

C'est comme ça, longtemps avant que l'expression s'imisce dans le langage courant, que nous avons peu à peu instauré une économie du savoir, en gros basée sur le modèle coopératif. Tout ce qu'il fallait pour y participer était une mise de fonds, soit une aisance certaine dans une matière quelconque. Celui qui était fort en géométrie ou en théorie des ensembles prêtait ainsi son devoir de math à celui qui n'y comprenait jamais rien. En échange, celui-là lui refilait un devoir d'histoire ou encore une rédaction pour le cours de français. Le troc se déployait comme ça, pour ainsi dire à l'infini, selon les matières, et des réservations pour une place juste à côté les uns des autres étaient aussi organisées en prévision des examens, surtout quand arrivaient à la fin de l'année ceux du ministère, qui nous terrifiaient. Judicieusement placés, ainsi qu'à l'aide d'un code tout en finesse faisant appel au grattage des oreilles, du nez puis des sourcils, nous nous transmettions miraculeusement les réponses. Grâce à mes soins, des gens incapables de conjuguer un verbe ou ignorants de ce que pouvaient être le chemin du Roy ou la révolte des Patriotes ont ainsi passé leurs cours de français ou d'histoire, tandis que, pour ma part, j'ai, en étant complètement largué dans chacune de ces matières, obtenu mes notes de passage en maths, en physique et en chimie. Bref, sans cette économie, je n'aurais jamais pu décrocher, comme bien d'autres, mon diplôme d'études secondaires.



« ... Pis après De la Fronsade, tu prends Bourg-en-Boubigny jusqu'à Lantenay, à ta droite jusqu'à Chenonceau, pis à gauche à Azay-le-Rideau. À Gevrey-Chambertin, y a un Couche-Tard, 2^e à droite, tu vas voir Chevigny, t'es rendu, bro ! »

ÉPILOGUE

On ne me prend généralement pas au sérieux quand je l'affirme, mais je suis entré au cégep en administration. Bien que la chose puisse paraître à peu de chose près extravagante, la raison en est finalement assez simple. En secondaire 4, j'ai eu un cours d'économie dont le professeur m'avait grandement impressionné et, du coup, la matière m'avait en quelque sorte séduit. C'est comme ça que l'année d'après, comme tous les autres perdus d'aller passer une heure dans le bureau de l'orienteur afin de m'inscrire en quelque chose au cégep, ce gars-là, à qui tous nos professeurs nous enjoignaient de faire confiance, je veux dire une confiance aveugle, m'a demandé quel était le cours que j'avais le plus aimé depuis que j'étais là. La réponse a fusé spontanément : économie. Ben, va en administration, d'abord.

Un mois après le début des cours, j'ai bien compris que ça ne marcherait pas. Non seulement tout me faisait chier, mais, en plus, je m'ennuyais, j'étais largué dans les neuf dixièmes des matières et me demandais vraiment à longueur de journée ce que je faisais là. La fille du bureau d'orientation pensait que j'étais un petit peu dérangé : t'es-tu sûr que tu veux quitter administration pour aller en lettres ? Ça lui semblait une drôle d'idée, une lubie, même, mais comme on est quand même, au final, en démocratie, elle a fini par entériner ma demande après s'être assurée je ne sais trop combien de fois que ce n'était pas un simple coup de tête.

L'année d'après, pour une raison qui m'échappe aujourd'hui, l'exécutif de notre association étudiante était convaincu dur comme fer qu'il fallait faire la grève. Je ne peux pas dire que j'étais un étudiant particulièrement politisé ni que je trouvais beaucoup de charme aux arabesques du code Morin, mais une manière de grégarisme, peut-être pas aussi mou que je serais enclin à le croire, me poussait à trouver que c'était une bonne idée, ne serait-ce que pour le plaisir de voir l'ordinaire de nos journées chambardé un petit peu. Ce qu'il faut surtout comprendre ici, c'est que ce n'était pas un projet qui obsédait beaucoup de monde. On était loin du printemps 2012. Ça faisait plutôt penser à la fébrilité des veilles de grosses tempêtes de neige ; on se disait qu'avec un peu de chance, on pourrait faire l'école buissonnière à peu de frais.

Je n'ai pas souvenir des circonstances exactes, mais un après-midi, j'ai envie de dire au crépuscule, plus précisément même entre chien et loup, là où dans les contes tout bascule, je me suis retrouvé dans un bout de corridor à discuter avec un gars que je n'avais jamais vu de ma sainte vie. Pourquoi, comment, qui sait, toujours est-il que la conversation a fini par porter sur les résultats du vote étudiant, qui devait avoir lieu le surlendemain. Chose bizarre, le gars était contre la grève. Pourquoi pas, on trouve des excentriques partout. C'est par contre la raison invoquée qui m'a fait froid dans le dos. Je ne pourrais pas dire en quoi il étudiait – en tout cas certainement pas en lettres ou en « sciences humaines sans math » –, parce qu'il en était venu à se convaincre que sa première année sur le marché du travail allait lui

rapporter à peu près quarante-cinq mille piasses. Je ne sais pas trop si la suite se laisse deviner : sa grosse peur était que la grève s'étire au point où la direction annule la session, ce qui nous obligerait à la reprendre, peut-être au printemps, peut-être à l'été. En tous les cas, il serait pris pour rejoindre les rangs de la « vraie vie » avec au minimum six mois de retard, peut-être même une année entière si d'aventure ça dégénérerait pour de vrai. Bref, il était contre la grève parce qu'elle pourrait lui faire perdre au moins vingt mille piasses, si ce n'était son premier quarante-cinq mille piasses pour l'année au complet.

Donnacona en voyant son premier trois-mâts n'a pas pu éprouver plus de surprise, plus de vertige que moi en entendant « ça ». Encore aujourd'hui, j'ai en moi le souvenir précis, tangible en fait, de la violence avec laquelle son calcul – je me refuserai jusqu'à ma mort à dire que c'était un raisonnement – m'est apparu inconcevable. Une gifle, c'est sûr, ne m'aurait pas plus décontenancé. C'est simple, je ne pouvais pas imaginer qu'on puisse penser une chose pareille.

Il faut comprendre que la violence avec laquelle j'ai reçu ces propos-là était en grande partie exacerbée par le fait qu'ils s'écoulaient de la bouche d'un gars de mon âge ; ça ajoutait beaucoup à mon impression de ne pas tant avoir affaire à de l'incongruité qu'à de la perversion, et même à de la morbidité. J'avais l'impression d'être en face d'un monstre. Un monstre, non pas de l'ordre de Godzilla ou même de Frankenstein, un de ceux qui peuvent toujours prétendre à un statut mythologique, mais plutôt un proche parent de ceux qu'on exhibait dans le temps, dans les foires, comme les veaux à deux têtes ou les chèvres à cinq pattes. Il s'en dégageait d'ailleurs la même tristesse, la même pauvreté. Ça provoquait aussi le même mal de cœur. La seule différence notable entre lui et ces pauvres bêtes se trouvait du côté de la fertilité. Les monstres sont, en effet, habituellement aussi stériles que les braves mulets. Or, pour sa part, mon compagnon de cuvée, à l'instar de l'herbe à poux et des coquerelles, a su essaimer comme un fou, à tous les vents. Je ne pense pas avoir rencontré qui que ce soit d'autre d'aussi séminal au cours de ma vie.

En vérité, quand j'y repense, je me dis que c'était vraisemblablement un prophète, une manière d'avant-poste, d'avant-garde plutôt, à entendre ici strictement au sens militaire, dont les préceptes, la profession, allaient peu à peu conquérir puis occuper non seulement l'ensemble de l'espace public, mais aussi nos jardins privés. Je n'ai pas retenu, si jamais je l'ai su, son nom. J'ai également oublié les traits de son visage et le timbre de sa voix. Par contre, presque partout aujourd'hui je le reconnais. J'étais encore trop niais dans ce temps-là pour le savoir, mais il allait devenir, en quelque sorte à lui tout seul, tous mes contemporains. **L**

Pierre Lefebvre est le rédacteur en chef de la revue *Liberté*. Il est aussi l'auteur de deux pièces de théâtre, *Loups* et *Lortie*. Les trois autres « Confessions d'un cassé » sont parues, respectivement, dans les numéros 284, 289 et 295 de *Liberté*.